

François LANÇON

CHEMIN D'HORIZON

Le tourbillon de la vie

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© François LANÇON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

IL EST CINQ HEURES...

Le soir tombe dans l'air humide et glacé de novembre en ces moments du jour moribond où le brouillard descend et recouvre silencieux la terre qui s'endort de froidure. Le goudron de la cour de récréation luit tristement. Vu de la salle d'étude des petits, le soleil encapuchonné de brume a disparu : l'horizon est bouché en face par le haut préau de béton, à gauche par l'immeuble où résident les professeurs, à droite par le mur d'enceinte et la grande porte de fer d'un bleu délavé et toujours sale, cloquée ici ou là par une rouille tenace qui sourde et qui écaille la vieille peinture.

Nous sommes rentrés il y a deux mois. Deux mois que, petit troupeau frileux, nous avons quitté le cocon familial et les champs ouverts aux allures de liberté. L'internat, cet inconnu, s'est refermé comme une boîte. Heureusement, à quelques semaines loin devant, se profilent les vacances de Noël. Mais hélas, aujourd'hui, je suis triste. Je viens d'apprendre que je suis collé. Lors des vacances de Noël, je partirai donc un jour après les autres. C'est la première fois. L'inconnu s'ajoute à l'horreur de la sanction. Mon papa est venu ce matin : il apportait, comme il le fera souvent, les invendus du marché ou quelques cageots de légumes pour améliorer l'ordinaire des petits séminaristes. Dans les années cinquante ce détail n'est pas sans importance. Je l'ai vu ; nous nous sommes parlé ; il m'a demandé si tout allait bien. Je lui ai dit que oui. Je n'ai pas osé lui annoncer mon jour de colle. Et ce soir je m'enfonce dans les vapeurs glauques de l'appréhension, de la terreur, de la frousse absolue, d'un néant qui s'ouvre comme une menace impalpable sous mes pieds qui s'agitent.

A qui confier tout cela pour décharger le fardeau. Ernest, mon voisin de pupitre, taquine la blouse grise de devant avec des coups de règle. Il en rit de bon cœur jusqu'à s'attirer les foudres du surveillant.

Moi je me recroqueville dans mon coin. Je n'ose pas pleurer. J'en ai envie. Mais j'ai honte. Alors pour la première fois j'ouvre mon cahier rouge, futur compagnon de mes jours sans gloire. C'est un cahier à gros carreaux. Papier bon marché où l'encre trop abondante traverse un peu la page et la plume maladroite soulève quelques résidus de papiers. Mais c'est mon cahier, petit compagnon caché sous la pile des livres de classe. C'est à lui que je vais raconter le fil d'une histoire, totalement banale s'il elle n'était pas unique. Mon histoire.

Histoire que je vais tenter-maladroitement-de vous raconter

PREMIERE PARTIE : DES CHAMPS A L'UNIVERSITE, LE PREMIER VOYAGE DE TITI

TITI, LE PETIT PAYSAN.

Je suis né en 1947, à Genève, dans l'immédiat après-guerre, rejeton inattendu d'une famille qui en comptait déjà deux. Mon père porte un prénom très troisième république : Francisque. Pour tout le monde c'est Cique. Ma maman s'appelle Yvonne, coquette jeune fille de ce village, bout de campagne savoyarde collé à la frontière suisse. Cique et Yvonne, après une longue attente, ont fini par se marier en 1936. Ils ont eu deux enfants : Monique née en 1937 et René en 1939. Puis il y a eu la guerre. Et au retour me voilà ! Inattendu certes mais pas moins aimé. Je suis donc le petit. J'en récupérerai un surnom : Titi et si vous rencontrez un de mes anciens condisciples qui traina ses sandales avec moi dans le ruisseau qui passe la bas à Veigy et qu'on appelle l'Hermance, c'est sous ce nom de Titi qu'il me connaît encore aujourd'hui.

Je ne sais à peu près rien de ma toute petite enfance passée à Crevy, dernier hameau avant le passage de la frontière. Mon frère et ma sœur se battaient à coup de « je vous salue Marie », l'une pour avoir une petite sœur, l'autre pour avoir un petit frère. Mon frère fut exaucé. Je fus

baptisé au retour de maternité de ma mère. Un signe ? Et puis, quelques photos d'un bambin dans le costume d'époque assis sur une oie qui, m'a-t-on expliqué, m'attendait chaque fois qu'elle me voyait afin que de puisse m'asseoir sur son dos. En 1951 toute la famille déménage à La Planche. A Veigy le hameau de La Planche est un des bouts du bout du village, le long de cette nationale 5 où passa Napoléon en revenant de l'île d'Elbe. Le pont sur l'Hermance qui fait frontière avec la Suisse arbore encore l'Aigle impérial. Du centre du village, on accède au hameau par une petite route qui serpentait à travers les champs et les cultures après avoir dépassé la dernière maison, celle de mon grand-père François. C'était le lieu de nos bagarres de retour d'école ou des courses folles pour aller chaparder là une pomme, là une grappe de raisin ou les fabuleuses groseilles ballons de mon grand-père.

Mon grand-père François! Nous n'avions pas le même prénom pour rien. Comment voulez-vous que je ne fusse pas son petit-fils préféré ! Nous nous entendions bien. Dans notre langage familial mon grand-père avait été un bon vivant. Il buvait sec l'eau de vie qu'il fabriquait. Car mon grand-père avait été bouilleur de cru. L'été il passait dans les fermes avec son imposante batteuse pour battre le blé. L'hiver il se déplaçait de village en village avec son alambic pour distiller les résidus de fabrication du vin ou du cidre et faire l'eau de vie. L'eau de vie ? non « la goutte ». Cet alambic qu'il acheta en 1919 vient de fêter ses cent ans et fait encore l'eau de vie aujourd'hui. J'ai toujours connu mon grand-père François encadré par les deux béquilles qui lui servaient à se mouvoir. Chaque après-midi il s'installait sous le hangar du bois, au bord de la route, profitant du soleil à l'abri de la bise. Il préparait, inlassablement, le panier de

buches qui allaient servir à alimenter le fourneau. Mon grand-père avait été un fumeur invétéré, cultivant le tabac en fraude au milieu des topinambours pendant la guerre. Je l'ai souvent vu roulant ses cigarettes d'un air détaché et appliqué. Un mouvement sûr. Un coup de langue en guise de colle. Et voilà la cigarette qu'il enflamme de son briquet jaune qui sent le pétrole. Miracle : il n'a jamais enflammé par la même occasion cette magnifique moustache à la Clémenceau qui orne son visage mâtiné et éclairé par des yeux qui pétillent. Puis vint le temps où, interdit de tabac pour cause de santé, mon grand-père remplaça la nicotine par les pastilles Valda. Une chose infâme, collante et acide, que l'on utilisait pour déboucher le nez et dégager les bronches encombrées des rhumes des foin. C'est moi qui, en allant à l'école, était chargé de les lui acheter à la coopérative. Si j'oublie, et ça m'arrive, je passe, sans regarder, tête baissée sur le guidon de mon vélo. Et j'entends crier à la cantonade : "*Ah ma charogne, tu m'as encore oublié*" Mais mon grand-père a du stock. Il ne manque pas de ses fameuses pastilles vertes. Ce qui lui manquait le plus c'était plutôt la compagnie de son petit-fils ! Je le vis bien à sa tristesse résignée le jour de notre séparation, jour de mon départ au séminaire ...

A l'époque Veigy-Foncenex compte quelques centaines d'âmes, essentiellement des paysans. Mes parents sont des paysans. En 1951 ils achètent la propriété « Moine », une maison imposante avec des terrains autour. L'investissement est lourd, les travaux à faire sur la maison coûteux. Il faudra rembourser le prêt obtenu difficilement. Oh mon père n'en parle jamais. Pourtant la tension se sent, même pour le petit gamin que je suis.

Mon père. S'il n'est pas une force de la nature, mon papa avait cette ténacité, cette force et cette résistance noueuse des ceps de vigne, sculptés par l'effort et le courage. Il est parfaitement secondé par ma mère. Elle ne s'en cachait pas : elle préférait le jardin à ses fourneaux. Elle ne sera pas une aide mais un vrai partenaire. Ma mère aimait évoquer parfois les souvenirs d'avant-guerre où, l'hiver venu et pour compléter les revenus de la ferme, tous les deux partaient vendre les pissenlits au marché de Genève à vélo. Les fameuses « dents de lion » qu'ils avaient ramassées en courant les vignes sur les coteaux de Chevreys, sur Suisse, juste après Crevin. Aller à Genève n'est rien. Mais il faut revenir, remonter la dure côte de Vérenaz, avec la bise glacée de ce bord de lac qui vous fouette la figure et s'engouffre dans vos paniers vides, pendus au guidon du vélo. Courage. Courage c'est bien le mot qui résume la vie de nos parents.

Cique est un entrepreneur. Il observe. Il réfléchit. Il voit loin. Il a compris que la métropole genevoise toute proche est un marché naturel pour une production maraîchère, comme elle l'est déjà en absorbant toute la production laitière locale. Il sera donc maraicher et vendra outre frontière les légumes produits. La propriété Moine avec ses terrains, acquise à La Planche, va justement permettre de commencer et développer cette activité.

Toute la famille se trouve impliquée, du plus grand ... au plus petit, moi.

Notre vie de cultivateurs-maraîchers est rythmée par les saisons. Il y a les longues journées d'été. Il y avait, dans les jardins de mon père, tous les légumes que vous trouvez sur les étals de vos marchés et en particulier les longues lignes de haricots. Au fond, juste un peu plus bas, les marais. Ces terrains, régulièrement envahis par l'eau débordante lors des

crues de l'Hermance chaque hiver, sont une terre naturellement fertilisée. Idéale pour la culture des légumes, cette terre devient l'été une poussière noire qui vous dessèche la gorge quand elle ne vous brûle pas les yeux.

Il y a la bise. L'hiver. La bise. Elle court, violente. Elle s'engouffre dans cet espace ouvert entre montagnes à l'aire des grandes glaciations dans lequel s'est logé le lac Léman, lac qu'elle agite de spasmes parfois dangereux pour ceux qui s'y hasardent. Elle vous transperce, glaciale. Et mon père qui lave imperturbablement les légumes dans l'eau glacée. Courage. Juste en bas, au bout du jardin, les marais inondés où il est interdit d'aller « faire du patin » quand le gel a transformé en patinoire incertaine cette eau boueuse .

De la même manière notre vie est rythmée chaque jour de la semaine. Mon père va au marché le mardi et le vendredi. Le retour du marché est une angoisse : a-t-il tout vendu ? A-t-il bien vendu ? Avec les signaux qui ne trompent pas : le sourire de mon père descendant du camion et le cervelas, petite gâterie témoin des jours de bonne recette.

Mais il y a aussi la veille du marché, le lundi et le jeudi. Car la veille on prépare le marché : on cueille, on trie, on lave, on met en cageot, on pèse les légumes et on charge le camion, on prépare les papiers pour la douane... Ce jour-là, la maison est une ruche où chacun s'active. Tout le monde... Le jeudi est le jour de repos des écoliers. Nous rêvions tous de la semaine des quatre jeudis. N'allez pas imaginer que Titi va donner un coup de main entre deux parties de foot avec ses copains. Affecté je suis, affecté je reste... aux carottes. Installé à l'ombre du grand noyer. Pour la journée. Il s'agit en fait de préparer ces tubercules, communément appelées carottes, en coupant « les fanes », en enlevant l'extrémité de la racine, en les lavant dans un

grand bain d'eau froide puis en les mettant dans des cageots. J'y suis effectivement pour une grande partie de la journée. Tout naturellement je me rends compte que, en mettant les plus grosses au-dessus, bien arrangées, le plateau est plus présentable, donc plus facile à vendre. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et comme ça marche on recommence. En mieux. Tant et si bien qu'un jour au marché un client ramène son cageot de carottes et le renverse devant mon père, dévoilant la supercherie : toutes les petites sont dessous. « *Ah Cique je n'aurais jamais cru cela de toi !* » Je suis ce jour-là au marché avec lui. D'abord décontenancé, mon père réalise, me regarde et part d'un grand éclat de rire. Depuis ce jour et pour longtemps, je resterai sur le marché de Genève « Fanfoué des carottes ».

Car je vais parfois au marché. Quelle fierté ! Quelle application ! Quelle joie... Il s'agit du marché de gros. Mon père vend aux commerçants qui revendront au marché de détail ou en magasin. Le marché de gros se tient dans une grande halle pleine de courants d'air. Il se déroule avant l'ouverture des commerces de détail. On se lève donc très tôt. Départ pour la douane où mon père dépose les déclarations que je suis allé à vélo chercher la veille. Arrêt rituel au café pour boire « un crème » et c'est le grand saut. Devant la halle du marché, s'est constituée une file des camions attendant patiemment leur tour pour entrer. Les premiers clients courent d'un camion à l'autre : « *Cique, tu as des framboises ?* ». Habilement mon père sent la situation : s'ils veulent des framboises il faudra aussi prendre des haricots, des carottes... Puis c'est le marché. Nous avons déchargé le camion, mis de côté les commandes. Quelle fierté pour ce vendeur en herbe d'encaisser le prix d'une vente. Parfois mon père part un moment, voir « chez les primeurs » - nous dirions

aujourd'hui les grossistes- pour mieux sentir le climat, adopter une politique de vente adéquate. Quelle fierté de faire une vente moi-même. Au retour nous passons livrer certains clients fidèles. Et si tout n'est pas vendu il faudra brader, insister, car à cette époque nous n'avons ni chambre froide ni conservateur. On dirait aujourd'hui : tout est frais et bio.

Ma vie de petit maraîcher a été une vie très occupée. Ce fut une vie de travail aux enseignements multiples. J'ai appris l'opiniâtreté dans la réalisation de la tâche. On fait ce qu'on a à faire. Jusqu'au bout. On va jusqu'au bout de sa ligne de haricots, même si on mal aux reins. J'y ai appris le goût du travail. J'ai été souvent taquiné par l'envie d'aller jouer avec mes copains. Un jour ou l'autre il m'est arrivé de filer à l'anglaise. « *On ne retrouvait que le chapeau et le panier des petits oignons à planter, mais plus le vélo ni le gamin* » disait ma mère. Mais le travail de la terre n'attend pas. J'y ai appris la nature : elle nous nourrit ; elle est dure, parfois injuste quand un orage de grêle ou un coup de gel vient détruire sans retour votre labeur. Mais elle est belle. Admirez ces jardins aux lignes droites, ces légumes chargés de promesses. Racines retrouvées au jour de la vieillesse et des heures passées « à gratter » autour de ma maison ! J'en ai gardé comme un goût de soleil. Nous n'étions pas pauvres. Nous n'étions pas riches. Et si j'ai beaucoup travaillé, comme tous les petits paysans de ma génération, j'ai été un enfant heureux.

En fait ma maman, très prise par le travail au jardin, s'est peu occupé de moi. Elle n'est pas absente. Mais, dans le quotidien, j'ai été confié aux bons soins de ma sœur Monique. Normal, elle a dix ans de plus. Il est vrai que nous vivions à un moment où un enfant se voyait fréquemment confier des responsabilités pleines dans la famille dès son

plus jeune âge. Pour ma sœur Monique ce fut de s'occuper de son petit frère. Le petit devait filer droit, même s'il a toujours été un peu rebelle. Si bien que, en fin d'après-midi, mes parents au jardin disaient entre eux : « *Tient ! François pleure. Il est rentré de l'école !* » Avec ma grande sœur chérie, j'ai gardé au fond de moi de cette période où je râlais en pleurnichant « *j'voudrais pas être ton gamin, tient !!!* » une proximité naturelle, un lien invisible, indéfinissable mais bien réel, palpable, qui nous a réunis jusqu'à son départ en 2018, aussi prématuré qu'inattendu et qui m'a laissé orphelin. Pour la seconde fois.

Car Monique m'a apporté autre chose. Beaucoup plus. Monique m'a acheté mes premiers livres. Ces livres où je me suis plongé. Que j'ai lus, relus, dévorés. Et quels livres : La Bibliothèque Verte. Victor Hugo des « Misérables » ou « Notre Dame de Paris », Jules Vernes de « Vingt mille lieues sous les mers » ou « Michel Strogoff », la Comtesse de Ségur et les « Malheurs de Sophie », Alphonse Daudet, Jack London... Aventures qui ont nourri mon imaginaire. J'y ai trouvé le goût de la lecture qui manque tellement à nos petits-enfants. Découvrir, comprendre, savoir... racines de ma culture aujourd'hui et peut être, même sans doute, du goût... d'écrire. Merci Monique.

Les autres jours de la semaine Titi va à l'école. Selon l'expression consacrée : il apprend bien, il a une « bonne tête ». Je fais donc partie de ces enfants qui tiennent bien leurs cahiers, font normalement leurs devoirs. Ces enfants ont appris le calcul mental, l'orthographe, le français. Ils connaissent parfaitement, ou sont censés connaître parfaitement, la géographie de la France, la liste des départements, l'histoire des gaulois ou des rois qui furent sacrés à Reims. A l'époque, le cursus scolaire les conduit normalement au certificat d'études. Si bien que à huit ans

nous nous retrouvons avec les grands qui ont quatorze ans, voire plus sous la houlette d'un instituteur en blouse grise, craint et respecté, qui emmènera tout le monde jusqu'au certificat. Pour ces enfants des années cinquante une solution différente s'impose progressivement : aller au collège jusqu'au brevet. Ils rentreront ainsi dans la vie professionnelle un peu plus tard. Pour la plus part de mes condisciples de Veigy, ils iront ensuite travailler en Suisse où ils feront de belles carrières. C'est le moment où l'économie genevoise démarre et la métropole nouvelle qui naît devient l'employeur naturel de toute la région. Tout le monde ? Presque car pour quelques-uns s'ouvrent les portes du lycée : les enfants de l'institutrice, du directeur des douanes...ceux à qui la situation des parents ouvre ces perspectives. Ce n'est pas nécessairement et uniquement une question d'argent. C'est aussi parce que la culture de ces parents ouvre naturellement leurs enfants à ces nouveaux horizons. Ce qui, souvent, n'est pas possible pour les autres.

Tel est le chemin de vie des enfants nés comme moi dans l'immédiat après-guerre. Comment se fait-il donc que moi, petit paysan, ai-je pu échapper à cette destinée et par quel coup de pichenette du destin ais-je eu la chance de profiter à plein de l'ascenseur social ?

Dans ces années de reconstruction économique et sociale de l'immédiat après-guerre, la société repose de manière stable sur quelques piliers. L'école : on vient de le voir. Le curé ensuite. J'irai, comme presque tous les gamins de mon âge, au catéchisme. Ne pas y aller revenait à se mettre à part. Le père Menoud, curé de la paroisse, nous dispense un enseignement qui nous paraît aujourd'hui d'un autre monde. Par son contenu. Par ses méthodes. Pourtant le caté est un

lieu plein de charmes. On y passe aussi de bons moments. On sert la messe. On fait notre communion. On rigole bien. Garçons et filles sont mélangés. Il nous arrive comme à tous les enfants de l'époque d'aller boire un peu de vin de messe dans la sacristie quand le père Menoud a oublié de fermer l'armoire à clé, à condition de rattraper le niveau avec un peu d'eau !...Rien que de très normal. Ce fut pour moi comme pour des milliers d'autres enfants de cette époque notre première découverte de Dieu et de l'Eglise. On ne soupçonne pas la richesse acquise à travers cette expérience comme à travers l'exemple de mon père. Je pense que les deux sont nécessaires. Mon père est un pratiquant fidèle, impliqué et appliqué. Mon père vivait la messe. Il y participait activement en particulier en chantant. Je revois les trois frères Lançon, Jean, Léon et Francisque, alignés sur les tribunes, leurs gros livres à la tranche rouge en mains, et chantant la liturgie en latin à pleine voix sous la houlette tonitruante et chevrotante de M.F., organiste, dont nous, les gosses, imitions le chevrotement en riant jusqu'à ce que nous recevions sur la tête un magistral coup de ces gros livres de messe à tranche rouge. Je suis donc devenu catholique pour être, comme toute ma génération, tombé dans la marmite en étant petit, pour reprendre l'expression d'un humoriste célèbre.

Cette transmission inter générationnelle des savoir et des règles morales est aussi une transmission du patrimoine. Ainsi doit-on éviter de diviser le patrimoine agricole qui va se transmettre à l'un des fils. On en déduira parfois, dans certaines familles, un véritable contrôle des naissances, visant à limiter le nombre d'enfants. Pas de problème pour les filles. On va les marier. Mais le deuxième garçon ? Mais le petit ? Mais Titi ?

Là intervient un homme qui fut déterminant à ce moment de ma vie : le Père Louis Baud.

Le Père Baud est petit. Il se dit laid. C'est un peu vrai. Il vient d'une famille de onze enfants. C'est le onzième. Cette famille comprendra un évêque qui passera une grande part de sa vie en Inde, et un prêtre rédemptoriste, Louis. L'ordre religieux du Très Saint Rédempteur, les Rédemptoristes, a été fondée en 1749 par un moine napolitain, Alphonse de Liguori. Il a pour vocation spécifique « l'annonce de l'Evangile par une prédication vivante et adaptée » en pays de mission en tous lieux dans le monde. Ils sont environ 5000 aujourd'hui notamment en Amérique du Nord. Prédicateurs, ils venaient couvrir des événements particuliers comme on en vivait encore à cette époque, tels que les missions. La mission était temps fort dans la vie des paroisses de ce temps, événements dont on a encore la trace au travers des calvaires que l'on découvre parfois aux croisées de nos chemins. Une occasion de sortir de la routine et de remettre l'église au milieu du village. Louis Baud est un personnage hors du commun. Résistant, il fera partie du groupe resté en arrière pour freiner l'avance de l'armée allemande lorsque celle-ci réinvestit ce haut lieu de la résistance que fut le Vercors et permettre au gros de la troupe de s'enfuir. Sacrifiés. Capturé, torturé durant trois jours, il ne lâchera rien. « *J'avais mis ma soutane et je leur ai dit que s'ils me tuaient ils iraient tous en enfer. Les c...s, je crois qu'ils m'ont cru !* » Racontait-il en partant d'un immense éclat de rire. Il a connu mon père pour avoir partagé pendant un temps le même centre de détention pendant la guerre. Avec sa soutane qu'il a lui-même rapiécée qui le fait ressembler à ces pauvres diables de la Commedia dell'arte italienne, avec ses souliers dont les semelles, mal ligotées avec des fils de fer, baillent avec un

petit « flap » à chaque pas, (Il distribue tout son argent aux pauvres qu'il rencontre) Louis arpente l'église lors de sermons inoubliables... Il vient un jour prêcher la mission à Veigy. Il retrouve Cique à la messe. Joie des retrouvailles de deux amis. Il viendra ensuite régulièrement à la maison. Pour l'enfant de dix ans que je suis alors, comme pour l'adulte que je deviendrai, Louis est un héros. C'est aussi un homme de Dieu, un souffle, qui, comme par miracle, crée la vie partout où il passe.

Un jour, Louis est venu manger à la maison. Il a mis un pull rouge provocateur pour ressembler aux communistes, « pour embêter le Pape ». Avec sa gouaille naturelle il lance : « *Cique, tu as deux fils. Tu dois en donner un au Bon Dieu* ». Mon frère René qui est là et qui écoute, s'empresse : « *Surtout pas moi !* » Et moi, avec autant d'empressement, je saute de joie « *Moi, moi !* » Voilà comment Titi partit au séminaire.

Là une remarque s'impose :

Grâce à ce choix, j'ai pu accéder à une formation secondaire puis supérieure. Par cette option je prends le train des études. Certes je ne connais pas la gare d'arrivée. Mais je suis dans le train. Je n'oublie pas que cette orientation essentielle dans ma vie toute entière fut possible parce que ces mêmes études, en internat, furent payées par une œuvre d'Eglise, la Saint André. Le niveau financier de la famille ne l'eut pas permis. J'ai pu faire des études parce qu'elles ont été payées par d'autres. J'ai donc pour obligation morale de renvoyer encore aujourd'hui l'ascenseur ; de faire en sorte que, au travers de cette même œuvre d'Eglise, je permette aussi à d'autres jeunes d'accéder à des formations... conformes à leur vocation. Je ne remercierai jamais assez

mon Eglise de ce coup de pouce déterminant pour ma vie entière.

C'est ainsi qu'en septembre 1958, quittant le cocon familial, je m'embarquais pour une autre vie.

Je voulais aussi vous dire.

Je croyais, comme vous peut-être, que l'on va au séminaire parce que l'on a la vocation. Plus précisément la vocation de devenir prêtre. J'ai entendu plein d'histoires de mes condisciples séminaristes racontant comment, enfants, ils disaient, petits curés en herbe, la messe sur l'établi au garage de leur père en récupérant leur petite sœur pour la servir. Tel ne fut pas mon cas.

Vocation. Le mot signifie Appel. C'est la traduction latine du verbe vocare c'est-à-dire appeler. Appel. Un soir, un ange bienveillant, avec de jolies ailes, serait donc venu me susurrer dans l'oreille : rentre au séminaire pour être curé...

C'est vrai : c'est Dieu qui appelle. Ce que nous pointe la devise inscrite sur le fronton de l'entrée principale du séminaire à Thonon : « Ego elegi vos : c'est Moi qui vous ai choisi ». Mais comme disait un théologien : Dieu nous parle mais Il ne finit jamais ses phrases ! L'appel de Dieu serait donc comme la convergence de voix diverses et inachevées dans le tourbillon de la vie. Des événements, des voix d'hommes, des exemples reçus. Une façon ultime pour Dieu de respecter notre liberté. Et je ne pense pas seulement en l'occurrence au Père Baud mais sans le savoir et peut être plus encore à l'exemple de mon père, au respect des valeurs morales qu'il m'a apprises, à son exemple de sens du service des autres. A une époque où peu de gens avaient un véhicule, le camion de mon père servait à tout le village : au

transport des personnes, leur déménagement...quand ce n'était pas un cercueil. Oui, c'est cet exemple qui, inconsciemment, nourrit cette appréhension subjective de la présence de Dieu et prédispose à répondre à son « appel. »

J'ai donc été appelé, choisi. Je n'y suis pour rien. Aucun mérite. Aucune gloire à tirer. Seulement l'obligation de rendre grâce qu'Il ait porté Son regard sur le serviteur inutile et le pécheur que je suis.

Je ne saurais plus cerner aujourd'hui comment on peut rentrer au séminaire en vue d'être prêtre. Je ne sais plus à quel niveau de conscience cet appel à la prêtrise a pu m'habiter quand j'étais enfant ou adolescent. Je ne saurais plus vous dire comment on peut en sortir par un autre chemin. Je n'ai d'ailleurs, et je le souligne, jamais subi de pression de la part des prêtres qui nous ont encadrés, formés, dirigés. Je ne prétends pas pour autant que cela n'a jamais posé question à l'enfant et à l'adolescent que j'étais. Mais si la question fut intuitive, confuse, la réponse le fut tout autant de telle sorte qu'aujourd'hui je n'en connais plus les contours précis. Dieu ne finit jamais ses phrases...

Choisi, disais-je. Mais pour quoi, pour aller où ? Tout homme est appelé, plus particulièrement tout chrétien. C'est le sens du baptême qui nous fait prêtre, prophète et roi. Appelés à un royaume qui, s'il n'est pas de ce monde, se construit ici- bas, chaque jour. Alors oui, je suis appelé. Oui vous êtes appelés. Nous sommes tous appelés à annoncer et construire ce royaume d'amour dont nous parle Jésus. Croyant ou pas. Prêtre ou pas.

Toute une vie n'y suffit guère.

EGO ELEGI VOS...ET LA SUITE

Septembre 1958. Avec quinze jours d'avance sur la rentrée scolaire fixée à l'époque le 1^o octobre, nous voici, mon père, ma mère et moi, partis pour Tullins chez les rédemptoristes.

Tullins est une petite ville juchée sur une colline qui surplombe la vallée de l'Isère, au-delà de Grenoble. C'est le pays des noix, les fameuses noix de Grenoble. Ce n'est pas un hasard : cette vallée de l'Isère est un pays où il fait froid. J'y reviendrai, militaire, apprendre à faire la guerre au terme de terribles marches de nuit dans les collines et les broussailles de Chambarrand, juste l'autre côté du fleuve. Voyage épique. Nous sommes partis avec la 4CV que mon père vient d'acheter. A la pause le revêtement intérieur de la voiture se consume entièrement à cause d'un court-circuit dans le système d'éclairage intérieur. Tout est noir. L'odeur est nauséabonde voir épouvantable mais le véhicule hoquette et repart... et nous avec !

Je suis parti pour trois mois car les prochaines vacances sont programmées seulement à Noël. Pour l'enfant des campagnes le choc est rude .D'autant que le régime est sévère. Lever très tôt, méditation, messe puis déjeuner et études. La pause de midi est le moment du chapelet que chacun récite en un murmure discret et distrait en se promenant dans la cour. Il n'y a pas de terrain de foot sur place et nous devons aller, rang par deux, le jeudi, jusqu'au terrain municipal. Les locaux sont récents et en bon état. Dortoirs immenses et silencieux où s'espacent parfois quelques reniflements de pleurs dissimulés sous les couvertures grises qui grattent. Les classes sont neuves. Les professeurs attentifs. Je commence l'allemand : der, die, das... déroutant. A quoi s'ajoutent tous les changements que l'on connaît entre le primaire et la sixième. Une ferme est attenante, qui appartient à la congrégation et qui alimente en

partie nos assiettes. A la ferme, il y a la cueillette des noix. Les noix sont ramassées avec leur enveloppe encore verte. Tous les volontaires y sont affectés. Nous nous précipitons car nous en profitons pour en manger le plus possible dans le minimum de temps... Mais les noix fraîches sont chargées d'huile et le lendemain c'est la queue pour accéder à l'infirmerie à cause des crises de foie La nourriture est minimale. Sans doute ais-je été mal habitué. De telle sorte que je pleure souvent à côté de mon assiette. Les pères mangent, sur une estrade, dans le même réfectoire que les élèves. Si bien qu'un jour le père Ségalen, directeur, m'apportera un gros bol de chocolat chaud prélevé sur le déjeuner des profs.

Car il a bien vu, ce brave père Ségalen, que ma nouvelle condition de pensionnaire ne passe pas. Les courriers adressés par les élèves passent par son bureau. Il voit, il lit : j'ai décidé de partir et j'informe mes parents que j'entends le faire au plus vite. Je verrai bien comment !

Il prend les devants et demande à mes parents de venir récupérer leur progéniture sans tarder. Il va y avoir l'inauguration de la nouvelle chapelle mi-octobre. Il leur suggère opportunément de venir à cette cérémonie et de m'emmener. J'attendrai jusque-là sans faire de bêtise. Promis.

C'est ainsi que je vois arriver mes parents à nouveau à Tullins. Je repars avec eux. Tête baissée. Pas très fier !

Ma maman est toute habillée de noir. Je comprends : dans l'intervalle ma grand-mère Joséphine est décédée.

J'ai très peu connu mon grand-père maternel Auguste Greffier, rescapé de Verdun et de quatre ans de grande guerre. Par contre ma grand-mère, femme très active, faisait

de fréquents passages à la maison. Elle était issue d'une famille célèbre, les Boccagny. Tout le monde connaît la figure de Peppone, compagnon indéfectible du curé Don Camillo. Mon grand oncle Joseph, frère de ma grand-mère, avait été pendant de longues années maire communiste de son petit village. Il partageait du héros du film la puissance naturelle qui ne fait douter de rien mais aussi l'engagement et la générosité auprès de tous, curé compris, notamment pendant la guerre. Ceci pour dire que dans la famille Boccagny on a du caractère à revendre. Pas un pour racheter l'autre ! Ma grand-mère n'en manquait pas non plus et doit remercier le ciel encore aujourd'hui d'avoir eu un gendre conciliant. Anecdote : nous allons un jour faire des courses à Thonon en camion. Ma grand-mère occupe le siège avant. Je suis assis à l'arrière, avec ma mère, sur une caisse à pomme de terre retournée sur laquelle nous mettons une couverture. Au retour ma grand-mère s'endort dès la sortie de la capitale du Chablais. Nous arrivons à Veigy sans problème. Grand-mère ouvre l'œil, et se met à couvrir mon père de reproches car, si il a mis aussi peu de temps pour arriver,... c'est qu'il a conduit trop vite. Telle était ma grand-mère, arrivant à travers les marais, d'un pas vif, le chapeau de travers comme signe indélébile de sa mauvaise humeur. Ma grand-mère décédera à la maison, entourée par toute ma famille.

Mais maintenant, que va-t-on faire de moi ? Entre temps, en effet, la rentrée des classes est faite. Les collègues sont complets et personne ne veut de cet olibrius inconstant, velléitaire et incapables de bien se tenir. Tout le monde refuse donc de m'intégrer. Il faudra toute la persuasion de mon père, qui connaît le père économe du séminaire, et du

curé Menoud, qui se porte garant de la famille, pour que l'on me fasse une place au petit séminaire de Thonon. Et encore, aura-t-on à l'œil, cet énergumène. Premier mois, premier jour de colle. Comprenez bien ce qui m'arrive. A Tullins on nous faisait écrire avec un stylo plume ; à Thonon seule la plume avec l'encrier est admise. Je ne comprends pas ce retour à l'âge de pierre. Je prendrai donc mon stylo plume. Confisqué. Qu'à cela ne tienne, je le récupère dans le bureau du professeur. Re-Confisqué. Je récidive. La troisième fois je ne reverrai pas le stylo et je récolte un jour de colle. C'est comme cela que l'on apprend que dans la vie il y a des choses que l'on ne comprend pas mais auxquelles on doit se soumettre. Ca ne sera pas la dernière fois.

Petite précision : finalement je n'oserai pas dire à mon père que je suis collé. Il viendra donc me chercher au premier jour de vacances. Et là... L'abbé économe qu'il connaît bien ira plaider ma cause au directeur qui finira par céder. Je n'ai donc pas fait ce jour de colle. Mais j'ai le souvenir d'une bonne « engueulade » de mon père.

Le suivi du cursus scolaire constituait l'essentiel de la vie des petits séminaristes. Certes la pratique religieuse (participation à la messe chaque matin ; instruction religieuse) est une constante. Mais les études et le suivi de la scolarité sont l'essentiel de la vie de tous les jours. La base de la formation est littéraire classique. Nous apprenons le grec et le latin. La pratique des langues anciennes et des textes représentent pour nous un incontestable enrichissement de notre culture personnelle. Nous pénétrons de l'intérieur cette culture gréco-romaine antique qui constitue la base de notre civilisation européenne. La sagesse grecque de Socrate ou de Platon, la poésie des épopées-je me laisse encore bercer par « l'aurore aux doigts de rose » de l'Enéide-, le dramatique du théâtre. D'un autre

côté la rigueur des romains, les enjeux politiques qui sous-tendent les discours de Cicéron ou de Sénèque, la formidable histoire de Jules César.... Au-delà du contenu, la méthode d'analyse pour la traduction oblige l'esprit à se mettre au diapason de la culture antique : adopter les tournures des phrases ou la façon d'exprimer ses idées quand vous faites un thème, traduction du français en latin ou grec. L'inverse oblige à un travail d'adaptation de ces textes pour les intégrer dans notre propre structure de pensée moderne quand vous faites une version. Cet exercice est structurant pour la formation de l'esprit. En faisant du grec et du latin on apprend à parler français, on consolide sa formation grammaticale et la technique pour bâtir une phrase. Cette formation classique nous fait aussi découvrir la littérature française des siècles derniers. J'ai appris à connaître l'évolution de la pensée, les grands maîtres qui ont structuré cette évolution. J'étais un admirateur de Voltaire, esprit libre et brillant. Le modernisme de ses idées ; l'habileté de l'homme politique ; l'excellence de son style littéraire ; la légèreté de son écriture. J'adorais ses pamphlets. Rappelez-vous le pauvre Fréron, exécuté en quelques mots. « *Un soir au fond d'un vallon, un serpent piqua Jean Fréron. Devinez ce qu'il arriva ? Ce fut le serpent qui creva !* » Mais aussi ses idées d'homme libre : « *Je ne serai jamais d'accord avec ce que vous dites. Mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous puissiez le dire.* » Logiquement, pour de futurs prêtres, nous apprenons l'italien. Un professeur extraordinaire qui nous écrasait les côtes de la pointe de sa règle mais qui adorait ses élèves. Il nous a fait aimer l'Italie. J'en suis resté amoureux, jusqu'à marier une italienne. L'Italie, avec ses œuvres d'art de la renaissance détient une part des trésors de l'humanité et je plains celui qui, au moins une fois dans sa vie, n'a pas eu le